

Marcel Galliot, la résistance chevillée au corps

ER du 11.04.1993

Une personnalité hors du commun ce Marcel Galliot. Il débute une carrière militaire en 1918 qu'il prolonge jusqu'en 1921 sur les champs de bataille de Syrie. En 1922, il entre dans la police urbaine de Nancy. En 1940, alors qu'il est affecté spécial au titre de la Sûreté nationale, il n'accepte pas cette situation et se retrouve engagé volontaire au 8^e R.A.

Il participe aux combats du Donon où il est fait prisonnier. Il est emmené au Stalag 13 B. Il rentre en France en 1941, libéré comme ancien combattant de 1914-1918. Pour lui, cependant, la lutte n'est pas terminée. A 41 ans, il se lance dans la résistance. Il participe à la création du mouvement "Groupe Lor-

aine Résistance", dont il a la responsabilité militaire. Dans le même temps, il fabrique de faux papiers, héberge des clandestins, dont des aviateurs alliés, organise des passages en zone libre, notamment de plusieurs familles juives.

Le 20 avril 1943, Marcel Galliot est arrêté par la Gestapo sur dénonciation. Il passe cinq mois à la prison Charles III où il est sauvagement interrogé, à plusieurs reprises, par le responsable de la Gestapo, von Grock. Après un séjour au camp de Compiegne, il est déporté à Buchenwald.

Il y restera trois ans, avant de pouvoir s'évader. Après avoir rejoint les lignes russes, puis les lignes américaines, il retrouve

la Lorraine et... reprend presque immédiatement du service dans la police. Il terminera sa carrière comme officier de Paix principal de 1^{re} classe honoraire, en 1954. Il est décédé à l'âge de 90 ans en 1989. Le nombre de distinctions honorifiques, de décorations, reçues par Marcel Galliot est impressionnant. « Durant toute sa vie, il est resté un homme simple qui avait une haute conception de son pays et du patriotisme. Il n'avait pas accepté l'occupation et a tout fait pour sauver le maximum de gens » dit Pierre, son fils qui recevra lui aussi la "médaille des Justes" au nom de son père le 18 avril...

Gérard DELILLE



Mon père, ce héros

Deux cérémonies très émouvantes en ce 11 novembre au matin. La première rendant hommage aux victimes de cette Grande Guerre, qui devait être la dernière.

D'autre part, en juillet dernier, le conseil municipal avait adopté à l'unanimité la proposition du maire de dénommer désormais une rue des Savlons «rue Marcel-Gaillot».

C'est pour rendre hommage à ce grand résistant qu'édiles, représentants du conseil général, représentants de la police nationale et amis s'étaient réunis autour de son fils Pierre et de sa famille.

Un fils aimant, qui avant de dévoiler la plaque mettant son père à l'honneur, tenait à appeler les jeunes générations «en ces temps qui courent d'individualisme et de matérialisme, à connaître les valeurs morales et sociales qui motivaient Marcel Gaillot et d'autres...».

Marcel Gaillot, qui était né dans un petit village du Doubs en 1899, avait «fait» la Grande Guerre. En 1939, il s'engageait, quand éclatait la deuxième. Fait prisonnier, il était libéré en juin 1941, comme nombre d'autres, parce qu'ancien combattant. Deux mois après avoir regagné son foyer à Nancy, il était contacté par un cousin, Nicol Hobam, Malzévillois. Ils

créaient alors le «Mouvement Lorrain de Résistance».

Un film TV a d'ailleurs été tourné récemment à Nancy «La Désobéissance», qui rapporte les hauts faits de résistance de Marcel Gaillot et de certains policiers de Nancy, sauvant de nombreuses familles juives. Il n'est évidemment pas exhaustif, tant en 90 mn, il doit relater plusieurs années de refus de «l'humiliation imposée par l'occupant».

Pierre Gaillot se fait un devoir d'être la «mémoire» de cette époque.

Témoin

A 14 ans, fils unique de Caroline Frimmer, alsacienne d'origine et de Marcel Gaillot, il était «agent de liaison». Il se souvient avoir porté des messages, rue de Metz, à Marcel Simon, membre du réseau, tué par les Allemands en Forêt de Haye. Il se souvient de l'instituteur Marcel Leroy, membre du réseau également, parti vers Buchenwald dans le même train que son père et mort là-bas.

Marcel Gaillot, lui, arrêté en 43, transféré à Buchenwald, s'évadait en avril 1945, pendant l'évacuation du camp par les Allemands qui étaient pris en tenaille par les Russes et les Américains.

Promu «officier de paix» à



C'est Pierre, le fils de Marcel Gaillot, qui a découvert la plaque de la rue qui portera désormais nom de son père.

son retour en France, il prenait sa retraite en 1954 et venait s'installer à Malzéville. Officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre national du Mérite, il

éétait reconnu «Juste» entre les Justes.

Mais ce qu'il voulait avant tout «c'était que l'Europe se fasse et qu'il n'y ait plus jamais de conflit».

Derrière les murs du 58 bis

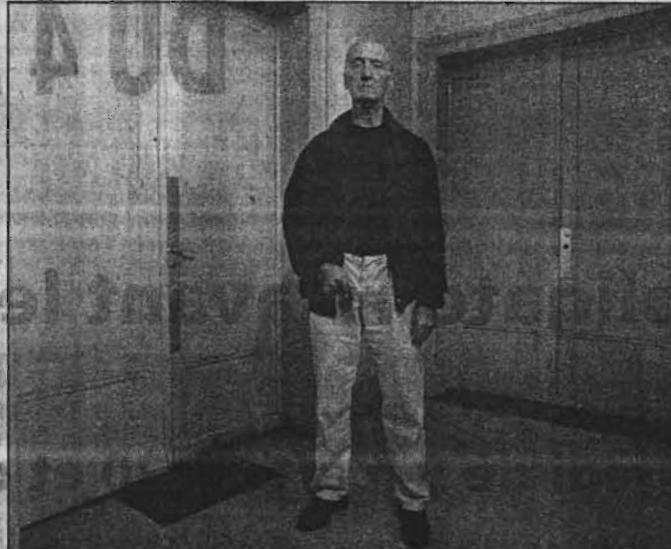
A 15 ans, Pierre a connu les violences de la Gestapo dont les bureaux se trouvaient boulevard Albert-Ier. Histoire d'un adolescent, fils de Juste, embarqué dans la guerre.

Il n'avait pas franchi la porte d'entrée depuis ce jour du 30 avril 1943. Pierre Galliot pose un long regard sur le hall d'accès, escalier moins impressionnant que la mémoire de certaines victimes nous l'avait restitué, et ascenseur central. Après un silence il dit : « Ses grilles constituent déjà une entrée en matière, une mise en condition... Je dis ça aujourd'hui mais, à l'époque, je n'avais pas le cœur à rire ».

Il allait tout juste sur ses 15 ans quand les SS l'ont entraîné dans leur QG du boulevard Albert-Ier, le genre d'expérience qui ne s'oublie plus. A l'époque, les adolescents portaient encore des culottes courtes. De quoi accentuer un peu plus le décalage avec Von Krock, le maître des lieux. Il reste dans la mémoire de Pierre un personnage d'une belle prestance, une rien aristocratique.

Humble témoin

D'abord rassurant, l'officier SS révèle très vite sa vraie nature, dans son bureau du premier voisin de ceux de Henrich et Walter, ses adjoints. Quand il tire les oreilles du gamin, le geste n'a rien d'amical derrière le sermon, même chose pour les gifles et les coups portés à la matraque. « On appelait ça la schlaque, un nom emprunté à leur vocabulaire ». Quel que soit le traitement, le « garçon » ne parlera pas. La survie de son père en dépend.



Pierre Galliot : « Je ne suis pas là pour parler de moi. Je voudrais juste évoquer sa mémoire ».

Nous avons rencontré Pierre Galliot lors des cérémonies commémoratives de la libération de Nancy devant l'ancien immeuble de la Gestapo samedi. Rendez-vous pris, il est revenu avec une multitude de documents. En tête figure la biographie de son père, Marcel, officier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille des Justes pour ne parler que de ces distinctions là. Le manuscrit, jamais publié signé par un certain Marcel Finance, comporte en exergue quantité de témoignages attestant de sa véracité. Pierre précise, encore un peu comme une excuse, avant de se plon-

ger dans cette saga : « Je ne suis pas là pour parler de moi. Mon rôle se limite à celui d'un humble témoin. Je voudrais juste évoquer sa mémoire ! » Marcel Galliot est originaire d'une famille paysanne du Doubs. Il a participé aux derniers combats de la Première Guerre mondiale, fait la campagne de Syrie. Démobilisé, il entre dans la police. Affecté à Nancy, l'homme devient l'un des fondateurs du réseau Lorraine. Avant, alors que la France est en pleine débâcle, ce membre des Corps Francs continue de se battre sur les fronts du Donon. Fait prisonnier, après un an dans les



Marcel, le père, il a tout fait pour déstabiliser l'organisation des rafles contre la population juive.

camps, il est libéré pour avoir participé au conflit de 14/18, l'une des facettes contradictoires d'Hitler.

Juste et droit

A Nancy, Marcel Galliot est impliqué dans l'organisation des premiers sabotages pour déstabiliser l'ennemi. Il participe également à l'exfiltration vers la « France Libre » et, plus loin, Londres, des évadés. Une maison de maître de la rue de Metz sert de relais. « Certaines de ces personnes, arrivées trop tard dans la nuit, ont dormi dans notre appartement. Je ne peux que m'en souvenir »,

poursuit Pierre. Lorsqu'un couple de résistants, les Perrin, est arrêté, le policier fait tout pour savoir où ils sont. Il pousse, parallèlement, un peu plus l'enquête destinée à connaître les effectifs du siège de la Gestapo afin d'y mener une attaque. Un indic chargé de le renseigner le vend.

Le fatidique 30 avril, Von Krock en personne débarque dans son bureau du commissariat. Après une succession d'interrogatoires intensifs, il est mis au secret dans le mi-temps de Charles-III. Les passages à la question n'en sont pas pour autant suspendus, moins nombreux mais toujours intensifs et épisants.

Après quelques jours à Ecrouves où l'attaque prévue pour le libérer ne pourra avoir lieu faute de temps, il fait un détour par Compiègne avant sa déportation à Buchenwald.

De ce père, devenu commissaire dans les années suivant la libération, Pierre confie qu'il était particulièrement juste et droit. Il raconte encore les distributions du journal clandestin « Lorraine », imprimé, quand la « matière première » manquait, sur des papiers d'emballage de « la Sanal » fournis par un autre résistante de la première heure, Nicol Hobam. De quoi marquer une existence.

Textes : Jean-Paul GERMONVILLE

Photos et reproductions : Alexandre MARCHI